

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 FEVRIER 1902

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

1ère insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,  
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 487

B. d. P. 785

Rédaction :

JULES SAINT-ELME (Amédée Denault), Directeur ;

M. LOUIS PERRON, Secrétaire. Bureaux :

37, rue Saint-Gabriel

## CALENDRIER DE 1902

Réclamez à votre dépôt de vente, pour chaque exemplaire acheté du "Monde Illustré," le Calendrier pour 1902.

## NOUVEAU FEUILLETON

Devant le succès qui a accueilli la publication de "Vingt Mille Lieues Sous les Mers," nous publierons, aussitôt que ce feuilleton sera terminé, "Cinq Semaines en Ballon, également de Jules Verne, avec magnifiques illustrations.

## A NOS LECTEURS

A tous ceux qui s'abonneront au "Monde Illustré" il sera remis tout ce qui a paru des deux romans en cours de publication : "Vingt Mille Lieues Sous les Mers," cet étonnant ouvrage de Jules Verne, et "L'Histoire d'un Homme du Peuple," d'Erckmann-Chatrion. Ces deux romans sont paginés à part, de manière à pouvoir être collectionnés et reliés dans un format élégant et avec des illustrations qui portent la valeur commerciale de chacun des volumes qu'ils formeront à \$1.00 au moins.

Chaque année du "Monde Illustré" comportant cinq ou six de ces volumes, on voit que l'abonnement est remboursé et bien au delà rien que par les romans publiés.

Ouvrages de vulgarisation scientifique, romans nationaux et patriotiques, tels sont les feuilletons que donnera à ses lecteurs le "Monde Illustré."

## LE CANADA AUX CANADIENS

La question du colportage qui, à l'état latent, avait attiré sur elle l'attention de beaucoup d'économistes, tant à l'étranger qu'au Canada, vient d'entrer, en ce qui nous concerne, dans une phase combative qui n'est pas pour nous déplaire. Les cosmopolites nomades, qui en sont le plus bel, pour ne pas dire le seul ornement, se sont émus de notre campagne qu'ils ont décidé d'entraver par tous moyens en leur pouvoir.

Incapables d'apporter de bons arguments à la défense de ce que nous critiquons : la lutte déloyale faite au commerce sérieux, surtout dans nos campagnes canadiennes, ils ont pris, avec la subtilité de leur race, la ligne sinieuse qui leur est chère. Pas de bonnes raisons dont, si vraiment leur cause était défendable, aucune feuille sérieuse ne leur aurait refusé l'insertion, mais une levée de boucliers contre "la persécution" ; atteignant leur commerce, leurs mœurs, leur religion, leur honorabilité bien connue d'Israélites trafiquants. Mais, colporteurs, mes frères,—inférieurs ô combien, par exemple,—ce n'est pas contre les juifs, en tant que religionnaires, que chacun de ceux atteints par vous, proteste justement ; mais contre la juiverie—qui ne comprend pas seulement les juifs de Jérusalem—et si, pour votre malheur, et surtout pour le nôtre, la majeure partie de ce mauvais cosmopolitisme de grande route, de cette juiverie malpropre et envahissante, se compose de descendants d'Abraham, que voulez-vous que nous y fassions ? Nous en sommes les premières victimes. Nous voulons, nous natifs du Canada, y tenir notre place au soleil.

Nous voulons avoir le droit, sans demander conseil à personne, surtout aux colporteurs juifs, d'y vivre notre vie, d'y accomplir nos destinées, sous l'égide de nos lois, et de ne pas changer d'un iota, ni notre religion, ni nos mœurs, par amour exagéré des exotiques, qui, comme une armée de sauterelles, nous pleuvent dessus à chaque nouveau bateau.

Est-ce clair ? Trouvez-vous quelque chose à redire à ce programme ?

Nous croyons, nous, que cette manière de faire est la seule qui convienne à notre dignité, à notre droit de Canadiens. Quand nos commerçants, tant de la ville que de nos campagnes, ont à supporter votre concurrence ; si elle est loyale, ils ne disent rien et s'efforcent de faire mieux que vous.

Mais si vous opposez aux efforts individuels de gens ayant loyer, patente et taxes à payer, vos efforts de vagabonds,—la plupart sans foyer et circulant sans patente,—votre commerce de camelote et de bijoux en zinc, de parfumerie frelatée et d'étoffes-rossignols, nous possédons, nous l'espérons bien, le droit de mettre en garde les nôtres contre vos convoitises. Quand vos frères, établis dans nos villes, installent leurs magasins-capharnaïms, si souvent ouverts aux ramasseurs d'objets non perdus.

Quand ces mêmes frères, qu'ils soient de la tribu de Jacob ou de celle d'Ephraïm, ou simplement exotiques sans épithète, tiennent ouvertement des cavernes de prêts sur gages, où le cent pour cent est le taux le moins élevé, prétendez-vous que, sans protester, nous assistions béatement à ce cambriolage du commerce honnête, à cet accaparement des deniers du pays ?

Quand vous ; colporteurs sordides, brocanteurs de tout poil, qui ne savez ou ne voulez pas travailler—comme nous tous—vous contentez de tous les louches commerces où l'astuce suffit.

Quand vos semblables exploitent nos ouvrières canadiennes, en les obligeant par la concurrence, si elles veulent manger, à confectionner douze pantalons pour quatre-vingt-dix centins.

Quand vos importateurs de sous-camelote allemande ou américaine réduisent nos bijoutiers mont-réalais à vendre des montres à vingt-cinq centins ; s'ils veulent lutter contre les vôtres—à boîtes de zinc et à mouvements en fer-blanc ;—s'ils veulent payer leurs taxes et leur loyer.

Quand vos cosmopolites colporteurs—à peu près tous juifs—établissent par tous quartiers ces vastes

magasins, ces comptoirs de complets, que le naïf suppose vous payer à prix réduit, alors qu'il vous les paie, grâce à vos furibondes réclames, plus cher que chez le tailleur canadien.

Quand vous vous acheminez, peu à peu, dans le Canada, comme vous l'avez fait en Autriche-Hongrie, en Russie, en France, en Algérie, vers l'accaparement de tout, grâce à votre solidarité et à votre absence complète de sens moral, tel au moins que nous le comprenons, nous, vulgaires chrétiens.

Quand, enfin, ceux d'entre-vous qui ont comme outil une plume, comme boutique, un organe de publicité, accumulent toute leur bave afin de noyer nos institutions nationales et catholiques, ne reculant devant aucunes menaces, aucune calomnie, aucuns agissements, afin de nuire et de ruiner, tout ce qui n'est pas eux et leur séquelle.

Vous voudriez que nous ne disions rien, que nous acceptions les coups de poignard—dans le dos—que l'on essaie de nous porter ; que nous tendions enfin, en bons chrétiens que nous sommes, la joue gauche au soufflet qui atteint la joue droite ?

Détrompez-vous, colporteurs, brocanteurs, prêteurs sur gages, confectionneurs et vendeurs—du Temple et de saletés immondes—publicistes plus jaunes d'idées que la loque sordide qui jadis distinguait vos ancêtres.

Ou vous chasserez les Canadiens du Canada,—ce qui me semble problématique,—ou vous réintègrerez—au moins moralement—les ghettos immondes d'où jamais vous n'auriez dû sortir, même affublés de la rondelle en question.

Les mœurs ne sont plus,—heureusement pour vous surtout—aux expulsions violentes, aux confiscations de biens, aux massacres et aux auto-dafés, mais si la pitié des nations vous a, en France d'abord, un peu partout ensuite, accordé la personnalité civile, la parfaite égalité devant la loi, votre émancipation enfin, cela ne signifie pas, pour nous, le renoncement au droit de vivre nous, et vous seriez absolument mal venus à le croire.

Nous dessillerons les yeux du peuple, nous nous servirons comme vous et contre vous des procédés qui vous réussissent si bien, nous vous combattons par toutes armes,—excepté par la calomnie toutefois, votre arme ordinaire que, dans un beau geste d'Aryen honnête, nous vous laisserons en main—et nous ne nous arrêterons que lorsque, dépouillés, nus, hideux, vos véruces et vos plaies seront exposées au plein soleil de la discussion publique.

D'ici là, hurlez, pleurez, menacez, criez, soyez grotesques, ou grotesques—ce qui est le propre de votre race maudite—cela ne nous troublera aucunement, et le Canada restera aux Canadiens, fussiez-vous tous, accompagnés de ceux qui vous aident dans vos basses œuvres, être précipités tête première—toujours au figuré—dans notre beau Saint-Laurent. Nous en serions quittes pour n'en pas boire l'eau de quelques jours.

Vous êtes des menteurs, juifs de la Presse et des Débats, quand vous venez,—soufflant le chaud et le froid—dire le contraire, comme rédacteurs de ces feuilles vénales, de ce que vous affirmiez, il y a dix ans, et officiellement, s. v. p.

Vous êtes des menteurs et des calomnieurs quand, dans les mêmes sentines, vous affirmiez ce que vous savez si bien être faux, on vous l'a dit d'autre part et vous n'avez pas bronché, car vous saviez que c'était la vérité.

Vous êtes des menteurs, des calomnieurs et des lâches, quand, vous cachant sous le masque de l'anonymat, vous videz le sac de vos vilénies sur un homme qui, lui se tient à votre disposition, visage découvert ; vos insinuations malveillantes, vos furibondes attaques contre une institution qui n'a qu'un tort à vos yeux, celui de ne pas vouloir vous écouter, parce que vous êtes menteurs, calomnieurs et lâches.

Quand le moment sera venu du règlement final, vous pleurerez, vous vous lamenterez, vous crierez à la persécution, à la guerre de races !

"Ce n'est pas moi," direz-vous, lâches comme toujours !